

**Zeitschrift:** Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =  
Gazetta militare svizzera

**Band:** 88=108 (1942)

**Heft:** 2

**Artikel:** A propos du Colonel Divisionnaire Eugène Bircher : quelques souvenirs  
vécus

**Autor:** Grasset, A.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-17860>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Wissenschaft einzudringen. Systematische psychologische Schulung, stete Beschäftigung mit diesem Problem sind nötig.

Es wäre aber lückenhaft, wenn man derartige Studien nur auf die Psychologie des einzelnen Soldaten beschränken wollte. Mit deren Kenntnis steht es vielleicht noch ungünstiger als mit der des Führers. Ganz selten findet man in der älteren Kriegsgeschichte Hinweise auf diese Probleme. Marbot, Joliduc und Barrès geben für die zeitgenössischen Ereignisse eine bescheidene Auslese. Die Schilderungen literarischer Autoren wie Stendhal («Chartreuse de Parme»), Zola («Débâcle»), Balzac und Mérimée sind mit Vorsicht auszuwerten. Vereinzelte Anhaltspunkte finden wir in den Darstellungen von Tanera, eher noch bei Kretschmann. Dieses Erfassen des psychologischen Problems führt nun zwangsläufig zur Frage: wer hat vom psychologischen Standpunkt aus richtig vorausgesehen? Wer hat sich eigentlich systematisch mit der Psychologie beschäftigt? Und da treten helleuchtend, wenn auch durch eine ganze Zeitspanne voneinander getrennt, zwei Namen hervor: der Franzose Ardant du Picq und der schon oft genannte Fritz Hoenig, an die sich nun nach dem Weltkriege eine ganze Reihe Autoren und Forscher anschliessen. Aber heute mehr denn je sollte der Satz Hoenigs zum Durchbruch kommen, dass die Taktik psychologischer werden muss, je mehr die Technik die Grundlagen jeder kriegerischen Aktion bildet. Taktik und Technik stehen in engstem Zusammenhange. Ihr Mythos berührt sich. Ihre Verflechtung hat zum totalen Kriege führen müssen.

---

## **A propos du Colonel Divisionnaire Eugène Bircher**

*Quelques souvenirs vécus.*

Par le Colonel A. Grasset, France.

Les lecteurs du *Journal Militaire Suisse*, organe technique et sérieux par excellence, voudront bien excuser le ton de ces quelques pages, qui ne sont pas dans sa manière habituelle.

Il m'a semblé que, pour parler d'un homme — et c'est bien le moment ou jamais, de parler du Colonel Bircher — le mieux était d'en dire ce qu'on en savait et ce que tout le monde pouvait n'en pas savoir.

Je ne parlerai donc pas de ses livres, que tout le monde connaît et c'est dans des souvenirs personnels vécus que j'irai chercher mes inspirations. Tant pis si, dans le cours de ce récit, je me trouve presque toujours au premier plan avec mon héros,

au mépris des règles de la plus élémentaire modestie et du vieil adage qui déclare qu'en littérature, «*le moi est haïssable*».

Je dirai tout de suite, pour aller au devant de cette dernière critique, que ceci n'est pas de la littérature, que je laisse simplement courir ma plume, au gré de mes souvenirs...

Donc, le colonel Bircher est entré pour la première fois de plain-pied dans ma vie en 1926, voici bientôt seize ans. J'étais directeur de l'Ecole de Perfectionnement des Officiers de Réserve de Latour-Maubourg, à Paris, et aux rares instants de répit que me laissait une tâche assez absorbante, je m'entraînais, le plus consciencieusement possible au redoutable métier d'histoire militaire. Rien, dans mes occupations très spéciales, ne semblait me destiner à entrer en relation directe avec l'armée suisse et, en particulier, avec le lieutenant-colonel Bircher, qui commandait, à cette époque, un de ses régiments.

Mais le hasard a des caprices. Voici qu'un jour: en mars 1926, ainsi qu'il l'ai dit, le général Debeney, chef d'état-major général de l'armée française, me fait appeler et me demande, à brûle pourpoint, si je suis en état, physiquement, de faire un voyage en Belgique... Il est indispensable de dire qu'en 1926, le souvenir de mes blessures de 1914 était encore très vif chez moi; que je vivais de régime et ne me déplaçais que difficilement, avec l'aide d'une solide canne. Aussi répondis-je sans hésiter:

— Si c'est pour mon seul plaisir, mon Général, il est sage que je m'abstienne. Si c'est pour servir, je ferai tout ce que vous jugerez utile.

— Eh bien, voilà! me dit-il. J'ai reçu du lieutenant-colonel Bircher, le médecin-soldat et l'écrivain militaire suisse, l'avis qu'il se proposait de conduire très incessamment un groupe d'officiers suisses, visiter les champs de bataille de Belgique. Il s'est documenté, pour la partie allemande de ces combats, auprès d'officiers allemands qui y ont participé et il a de l'inédit. Il serait heureux que quelque officier français pût assister à ces conférences. Etant donnés vos travaux sur *Ethe*, sur *Virton*, sur *Neufchâteau*, sur *Rossignol*... il m'a paru que vous étiez plus en mesure que d'autres, de profiter réellement de ces voyages et de nous en faire profiter. Voilà pourquoi je vous demande cet effort.

— Bien, mon Général. Seulement, vous connaissez mon état. J'ai besoin d'être suivi de très près et je suis dans l'impossibilité de voyager seul. Je vous demande donc de m'autoriser à me faire accompagner par ma femme, en l'espèce, mon infirmière.

En outre, ces messieurs sont Suisses alémaniques. Il est donc possible qu'ils s'expriment en allemand et j'avoue que je suis un peu rouillé dans la pratique de cette langue. J'aurais donc besoin aussi d'un interprète.

Tout est accordé. Ma femme m'accompagnera et avec elle, le capitaine Robert, professeur adjoint d'allemand à l'Ecole Supérieure de Guerre. Ce sera là mon état-major.

Rentré chez moi, j'écris immédiatement au lieutenant-colonel Bircher, pour lui annoncer la mission qui vient de m'être confiée et lui demander tous les renseignements utiles à son exécution...

Moins de 48 heures plus tard, je recevais un télégramme de 34 mots, où le colonel voulait bien me dire sa joie d'avoir l'occasion de me rencontrer et me donnait tous les éclaircissements désirables, desquels je concluais que je devais me mettre en route sans délai, pour ne pas manquer le rendez-vous, fixé au surlendemain, dans la soirée, à Ecouviez, village de la frontière belge. Une voiture m'attendrait là et me transporterait tout de suite à Virton, avec toute ma caravane. J'alerte, sans perdre une minute, le capitaine Robert, que je convoque à la gare de l'Est, pour le surlendemain matin et je bondis au 2<sup>e</sup> bureau de l'état-major de l'armée, pour demander les sauf-conduits indispensables. Là, on me renseigne. Quelqu'un connaît fort bien le lieutenant-colonel Bircher et l'estime très hautement. On me montre même une photographie de lui, prise au cours d'une fête de Tir fédéral suisse, où il s'était travesti en Napoléon. Reconstitution historique parfaite: les jambes écartées; la main passée dans l'habit; une mèche égarée sur le front... Rien n'y manquait, seulement l'oeil, très vif d'ailleurs où se lisait la décision réfléchie, était bon et s'apparentait plutôt à celui de Franklin. Très intéressante, cette photographie... et aussi le hiéroglyphe rapide, en mots en abrégé, qui l'accompagnait. Je l'étudiai attentivement et plus tard, j'eus l'occasion de remarquer qu'elle donnait du physique et du moral de Bircher, une représentation tout à fait exacte, quoique caricaturée: activité débordante, vivacité de conception, esprit pénétrant et original, besoin d'expansion, caractère enjoué et bonhomie... sans parler de la haute conscience et du souci des détails, qui se lisait dans son accoutrement de fortune. En somme, un inconnu, de parti pris, fort sympathique...

Rentré chez moi, je trouve ma femme occupée à préparer ma malle et fort perplexe. Faut-il emporter la grande tenue: tunique, épaulettes, décorations, gants blancs?... S'il y avait quelque réception officielle?... On ne sait jamais! Tout bien pesé, la décision est prise, de laisser les épaulettes, mais d'emporter, à tout hasard, les gants blancs et les décorations. Robert est averti téléphoniquement et se conformera à cette solution.

... Un voyage paisible et sans histoire. Sagement, par Meaux, Reims et Sedan, le train nous conduit tout essoufflé jusqu'à Montmédy, où nous nous insérons dans un autre convoi, qui nous dépose à Ecouviez, à la fin de l'après-midi. La voiture était dans la cour

de la gare. Sans hésitation, le conducteur, voyant deux officiers français en tenue, vient se mettre à notre disposition et une heure plus tard, à la nuit tombée, nous débarquons avec nos bagages dans un petit hôtel de Virton, où des chambres nous étaient réservées. D'officiers suisses, point encore. Ces messieurs, arrivés dans l'après-midi, n'avaient pas voulu perdre les quelques heures de répit dont ils disposaient et ils étaient partis en excursion après leur déjeuner. Ils n'étaient pas encore rentrés. Heureusement!... Nous profitons de ce délai inespéré, pour quitter nos vêtements de voyage et arborer une tenue convenable. Dix minutes plus tard, culottes et jambières avaient été remplacés par le pantalon de ville; les décorations étaient épinglées sur les tuniques; Robert et moi étions nantis de nos gants blancs, et avec ma femme, nous attendions nos hôtes dans notre salon.

Tout-à-coup, grand tapage et grands éclats de voix... Un car s'est arrêté devant l'hôtel et une foule en descend, des hommes en tenue d'excursionnistes: casquettes ou grands chapeaux, bandes molletières et gros souliers ferrés... des voyageurs, sans doute...

Ma femme observe, derrière les volets clos... Elle voit l'hôtelier se précipiter. Elle entend les lambeaux de phrases: «Oui, mon colonel!... certainement, mon colonel!...» — Mais, ce sont eux! s'écria-t-elle... en tenue de promenade, aussi crottés et aussi peu protocolaires que possible! Vous seriez ridicules, mes bons amis, avec toutes vos dorures et vos gants blancs!... Et nous voilà, enlevant, en un tourne main, nos décorations et fourrant nos gants blancs au plus profond de nos poches.

Il n'était que temps! Déjà un pas lourd de puissants souliers ferrés faisait trembler le couloir conduisant à notre salon.

On frappe et voici mon Napoléon qui se présente. Seulement, le Napoléon historique était de petite taille et fluet, tandis que celui-ci est un colosse authentique, fort bien proportionné. En outre, il a fait tomber sa mèche et, d'entrée de jeu, je me permets de lui en faire l'observation. Il éclate d'un bon gros rire, en me tendant une large main, grande ouverte, sans autre cérémonie. Nous nous comprenons déjà; la connaissance est faite.

Je présente ma femme, comme mon premier officier d'état-major, et le capitaine Robert. Il me présente le doyen de l'expédition, commandant supérieur des défenses du Saint-Gothard, et le major Duthoy, attaché militaire belge, qui ont tenu tous les deux à monter immédiatement jusqu'à moi. Les autres officiers, très nombreux, sont déjà dans la salle à manger, où les présentations se continueront plus confortablement. Il convient d'ailleurs d'y aller tout de suite, car il est tard, tout le monde a grand faim et ce n'est pas le moment de gaspiller un temps précieux.



Nous dégringolons donc tous l'escalier et nous pénétrons en trombe dans la salle à manger. Sans discours superflus, de vigoureuses poignées de mains sont échangées, après quoi tout de suite, on se met à table.

Sans perdre une bouchée, Bircher s'enquiert des méthodes employées pour l'instruction des officiers de réserve, à l'Ecole de Latour-Maubourg; il les compare aux méthodes suisses. Il passe en revue les méthodes d'instructions de l'armée... s'enquiert de mes travaux sur la guerre d'Espagne; du degré d'avancement de la relation officielle du service historique de l'état-major français; de l'état des études historiques, des méthodes employées, que sais-je? ... et en même temps, il presse le service, car l'heure est déjà avancée et la journée de demain sera encore plus dure que celle d'aujourd'hui. Donc, la dernière bouchée à peine avalée, il est le premier debout et rendez-vous est pris pour le lendemain matin, à 8 heures, dans une grande salle de l'hôtel, où il a fait disposer des chaises et un tableau noir. Il compte y exposer la situation des troupes dans le Luxembourg belge, le 21 août 1914 au soir et donner la physionomie d'ensemble des combats du 22 août.

Le lendemain, à l'heure dite, tout le monde est réuni. Je me disposais, pour ma part, à suivre avec fruit un exposé conçu à un autre point de vue que celui que j'avais envisagé jusqu'ici, mais ce n'était malheureusement pas ainsi que l'entendait le colonel Bircher.

Comme préambule à sa conférence, il vint délibérément se camper devant moi et me pria très instamment de prendre la parole, expliquant que ces messieurs ayant l'habitude de l'entendre, n'auraient aucun plaisir particulier à l'écouter encore une fois; que d'autre part, ils avaient tous étudié ces combats dans mes livres et seraient certainement heureux de me demander diverses précisions; qu'enfin on ne pouvait pas négliger la bonne fortune d'avoir sous la main un combattant de ces journées, lequel avait vu et saurait dire ce qu'il avait vu.

Mon désarroi, je dois bien l'avouer, fut grand! ... Sans doute, je connaissais les faits, les ayant approfondis pendant plus de dix ans d'un travail acharné et aussi leur ambiance, pour y avoir pris part et en avoir discuté avec des centaines de camarades, témoins eux aussi, mais tout de même, une conférence sans préparation! ... devant Bircher et un auditoire averti! ... J'eus beau me débattre; je dus m'exécuter. Et je fus sans doute piteux, mais la bienveillance à toute épreuve de tout le monde m'était délibérément acquise. Enfin, je dois ajouter que mes auditeurs saisissaient parfaitement toutes les nuances du français, circonstance fort agréable qui rendit tout à fait inutiles les bons offices du capitaine Robert et facilita grandement mon exposé.

Celui-ci terminé, le colonel Bircher me demanda de préciser quelques situations sur lesquelles le point de vue allemand différait du nôtre. Nous n'eumes aucune peine à nous mettre d'accord, donnant ainsi une réponse décisive à ceux qui prétendent qu'on ne peut en aucune manière parvenir à la vérité historique. Question d'honnêteté et de conscience, répondrons-nous et des gens de bonne foi, confrontant des points de vue très opposés, doivent pouvoir toujours, s'ils veulent s'en donner la peine, démêler le malentendu qui les sépare et serrer de fort près la vérité.

Après cette réunion du plus haut intérêt, on se hâta vers la salle à manger, car on devait partir de très bonne heure pour l'excursion de l'après-midi sur les champs de bataille. Le colonel Bircher, lui était déjà attablé et attaquait les hors-d'oeuvre. Et le café n'avait pas encore été servi à tout le monde, qu'il courait déjà vers le garage, d'où il revenait, toujours courant, cinq minutes plus tard, suivi d'assez près par le car dont il était allé alerter le conducteur.

La visite des champs de bataille dura trois grandes journées, au cours desquelles notre car sillonna les routes du théâtre des opérations des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> armées françaises et de la 5<sup>e</sup> armée allemande, pendant les 21 et 22 août 1914. Virton, Ethe, Gomery, Latour, Bleid, St-Léger, Tintigny, St-Vincent, Jamoigne, Rossignol furent visités; aussi les bois Lefort, de la Hage, de Ste-Marie... et la vallée du Ton, avec ses mamelons, ses méandres et ses ravins. Partout, les habitants furent interrogés et, il faut bien le dire, se prêtèrent avec empressement à tous les interviews, livrant leurs souvenirs personnels, ceux des autres et même souvent, leurs observations tactiques et stratégiques...

Quant à Bircher, il était partout à la fois, s'aplatissant sur le sol, pour se rendre compte de ce que pouvait voir du combat, à l'endroit où il se trouvait, tel ou tel commandant de régiment, de bataillon ou de compagnie; escaladant le talus escarpé et haut de 8 ou 10 mètres, du pont des Arminies, qui avait vu la mort du 14<sup>e</sup> hussards; me demandant de refaire et faisant avec moi l'itinéraire de la reconnaissance au cours de laquelle j'avais été blessé... Au surplus, le médecin n'oubliait aucun de ses devoirs. A chaque instant, il m'aidait à marcher, me facilitait les passages difficiles; s'enquérail souvent de mon degré de fatigue et m'obligeait à m'asseoir, quand il jugeait que la limite d'efforts à ne pas dépasser avait été atteinte. Je vois toujours, fixé sur moi, son oeil vif et profond, où se lisaient à la fois la fébrile curiosité de l'historien militaire qui avait besoin de savoir, et la bonté attentive du praticien éminent qui estimait tout de même avoir la responsabilité d'un malade.

Quand tout fut terminé, il fallut bien se quitter, mais des liens d'amitié avaient été noués, qui ne se déferont jamais. Après

quinze ans passés, ils sont aussi vifs qu'à cette époque; le temps, loin de les affaiblir, les a rendus plus solides et plus souples.

Je n'ai pas accompagné le colonel Bircher dans ses autres voyages d'études. Je sais qu'il est venu en France, où il a visité les champs de bataille de la Marne et je sais aussi, pour avoir interrogé des officiers français qui y étaient avec lui, que les péripéties de ces visites ont été en tout point semblables à celles de la visite des champs de bataille de Belgique. Mes camarades ont conservé du conférencier suisse la même impression de dévorante activité, d'esprit curieux de tout, de vigueur exceptionnelle, d'intelligence vive et pénétrante, de cerveau jamais en repos.

Je l'ai revu, cependant et souvent et je dois bien consacrer quelques lignes à certaines de ces prises de contact, dont certaines anecdotes achèveront de le peindre. Je n'ai pas dit qu'au moment de nous quitter, il m'avait exprimé son désir de ne pas arrêter là nos relations et même de me voir venir en Suisse, traiter des sujets de guerre devant les diverses sections d'officiers. Et dès l'année suivante, j'étais appelé en Suisse, toujours accompagné par ma femme, promue à la dignité d'indispensable officier d'état-major. Depuis lors j'y suis retourné cinq fois. C'est dire que j'ai eu l'occasion de revoir plusieurs fois le colonel Bircher dans sa famille et dans son milieu, à Aarau et à Zürich et aussi dois-je dire un mot de cela.

A Aarau, la villa qu'il habite avec sa nombreuse famille, est une jolie maison, très confortable, enfouie dans un nid de verdure. A la manière simple, large et sans apprêt dont nous y avons été accueillis, ma femme et moi et conviés, sans autre formalité, à prendre part à la vie commune, on sentait fort bien que les portes de cette demeure étaient largement ouvertes. Discrète, effacée et attentive, voyant tout et au courant de tout, Madame Bircher y est à la fois la reine et la servante de tous. Or, quand j'y fréquentais, il me parut que ses occupations devaient être prenantes et multiples, car cette maison était vraiment une ruche en travail, à qui l'activité du maître donnait le ton que l'on devine et où vivaient cinq jeunes gens, jeunes filles ou enfants, tous bien vivants et très agissants...

Mais ladite maison n'était que l'annexe d'une immense clinique chirurgicale, créée par le père du colonel, dont le buste trône au milieu du bâtiment aux nombreuses salles, et que le colonel lui-même s'est toujours attaché à développer. Car, nous l'avons dit, sans le mettre suffisamment en relief, avant d'être le soldat et l'historien militaire que l'on connaît, le colonel Bircher fut un praticien éminent, à qui le jeu du bistouri était tout à fait familier. Quoi d'étonnant à cela? Coup d'oeil, sûreté de jugement, décision rapide... ces qualités, caractéristiques de l'homme



de guerre, ne sont-elles pas aussi indispensables au chirurgien? Ajoutons que son esprit de décision et son coup d'oeil de chirurgien étaient légendaires en Suisse.

A Zürich, c'est du colonel Bircher, professeur d'histoire militaire au Polytechnikum, que j'ai entendu parler. Tout le monde admirait la clarté lumineuse de ses exposés, la conscience et le fini de ses explications, l'autorité de ses conclusions.

Enfin, j'ai eu l'immense plaisir de voir le colonel Bircher en villégiature chez moi, au cours d'un de ses passages à Paris et à Bagnères de Bigorre, dans les Pyrénées.

A Paris, où il vint guère qu'en passant, la vie trépidante de la capitale offrit à son activité toutes les occasions désirables pour s'exercer. Musées, théâtres, bibliothèques, monuments... il vit tout! il étudia tout; il s'assimila tout ce qu'il est possible de s'assimiler en quelques jours, se promettant bien, à chaque fois, de revenir et de séjourner plus longuement. Il voulut aussi connaître les personnalités les plus marquantes et dans le domaine militaire, je me souviens de l'avoir promené dans les bureaux du Ministère de la Guerre et même présenté au chef d'état-major général de l'armée.

A Bagnères, la vie était plus calme et c'est surtout dans ces circonstances où elles sont désœuvrées, sans la moindre occupation ni préoccupation, que les natures actives sont intéressantes à observer. Celles dont l'activité est dérégulée, continuent à s'agiter dans le vide, au point de devenir franchement insupportables. D'autres, fatiguées de leur effort, se livrent au repos absolu, sans arrière pensée... Le colonel Bircher, lui, ne se repose jamais, mais son activité, toujours ardente, trouve son repos à se mettre en harmonie avec les circonstances au milieu desquelles il vit. A Bagnères aussi, il utilisera toutes les ressources susceptibles d'alimenter son activité.

Un fait caractéristique, tout d'abord. Il pouvait venir à Bagnères par Lyon et Toulouse. Un voyageur ordinaire n'eut pas manqué d'emprunter cet itinéraire, indiqué comme le plus court, le moins fatigant et le moins coûteux. Mais montagnard, Bircher pensa avoir peu à apprendre à la traversée du Massif Central. Il préféra descendre vers la Méditerranée, pour en longer la côte et visiter à cette occasion Marseille, Toulon, Monaco et la côte d'azur... Quand il quittera Bagnères, il se dirigera sur Bordeaux, qui n'est pas non plus précisément sur la ligne directe de Genève, mais où l'estuaire de la Gironde, le grand port et la côte de l'Atlantique étaient aussi bons à connaître. Autant d'études. «*Quiconque a beaucoup vu, peut avoir beaucoup retenu*», dit le fabuliste. Le colonel Bircher, à l'observation de qui rien n'échappe, sait toute la vertu de cet adage. Il ignorait la France, à cette époque; il ne l'ignore plus maintenant.

Son séjour à Bagnères a été, comme il convenait, une étude continuelle, laquelle n'altérerait d'ailleurs nullement sa bonne humeur, et sa jovialité habituelle et ne faisait nullement de lui un compagnon absorbé et taciturne, bien loin de là! ... Mais il a fallu le conduire dans les campagnes, où il est entré en contact avec les paysans, l'enquérant de leurs méthodes de culture, de l'élevage du mouton, du cheval et du boeuf, voire des porcs. Il est resté là, une quinzaine de jours; il était connu de tout le monde et il avait conquis tous ces gens simples, par la simplicité, la bonhomie et l'affabilité de ses manières. Il a voulu goûter à tous les mets particuliers au pays et tenu à ce qu'on lui préparât de la bouillie de farine de maïs, pâte qui se consomme soit avec du bouillon de légumes, soit avec du lait et constitue vraiment la base de la nourriture, dans les campagnes pyrénéennes.

Il voulut aussi connaître nos montagnes, naturellement, et ici se place un épisode par quoi mon amour propre de Pyrénéen se trouva, un moment, grandement exalté. A voir l'extrême propreté et la joliesse des villages suisses tapis au pied même des montagnes, dont le sommet neigeux s'aperçoit presque toujours, au point qu'on est persuadé de pouvoir l'atteindre en quelques minutes, j'avais toujours dit à mes amis suisses, que j'étais de l'avis de Tartarin et que les Alpes étaient «truquées» ... que, dans les Pyrénées, les montagnes, plus rébarbatives, ne se laissaient pas atteindre aussi facilement, Dieu merci! ... Et tout le monde riait ...

Mais voici qu'un jour, le colonel voulut gravir le Pic du Midi de Bigorre. Mon fils, excursionniste endiablé, se mit donc en devoir de l'y conduire. Il partit, sans autre précaution, emportant à peine un repas froid, il marcha vite, comme à son habitude, il but à tous les torrents de grandes lampées d'eau glacée, tant cette eau lui paraissait excellente ... Son guide, toujours respectueux, n'osait pas lui donner de conseils! Pensez donc! Un Suisse!! ... Il fut malade et mon fils dut le soigner énergiquement, puis l'aider à marcher, pour le tirer d'affaire! ... Quand je vous disais que les Alpes sont truquées! Je suis certain que l'historien impartial n'aura pas oublié cette terrible aventure!

Un autre point enfin, à la constatation duquel mon amour propre personnel, cette fois, trouve aussi son compte. J'ai déjà dit, non sans une certaine gêne, qu'il m'était impossible de me déplacer sans être accompagné de mon infirmière: en l'espèce, ma femme. Or, j'ai appris, de source irréfutable, que le colonel Bircher non plus ne se déplace pas seul, sans qu'il lui arrive toutes sortes de désagréments. Il oublie son chapeau dans un hôtel; sa chemise de nuit dans un autre; il laisserait aussi bien tout le contenu de sa malle dans une chambre d'occasion ... «*De minimis non curat praetor* ...» Et c'est pourquoi une de ses filles l'accom-

pagne toutes les fois que cela est possible et a mission de veiller discrètement mais attentivement à tous ces détails.

Mais il est temps d'arrêter cet exposé. Ayant mis en relief les belles qualités de mon héros, je m'aperçois que, depuis quelques instants, je commence à analyser ses défauts! . . . Bien que ceci ne soit pas un panégyrique, mais un simple recueil de souvenirs, il vaut donc mieux que je pose ma plume, d'autant plus que la plupart des défauts que je pourrais relever chez le colonel, sont aussi les miens! . . .

Et je résumerai la substance de mon travail par ces quelques mots qui expliquent assez pourquoi mon affection pour le colonel Bircher demeure vive et profonde. C'est un honnête homme, honnête moralement et intellectuellement; c'est un travailleur infatigable; un esprit alerte et curieux de tout; une intelligence ouverte et universelle; une conscience et une impartialité rigoureuses; un coeur bon, simple et désintéressé et j'ajoute personnellement: un ami sur lequel on peut toujours absolument compter.

---

## **Erinnerungen an Oberstdivisionär Bircher**

Von Oberst v. *Xylander*, Deutschland.

Mit Genehmigung der zuständigen Dienststellen hat Oberst von Xylander — der bekannte deutsche Militärschriftsteller —, welcher Oberstdivisionär Bircher persönlich kennt, uns für die vorliegende Festgabe in sehr verdankenswerter Weise einen Beitrag über dessen schriftstellerische Tätigkeit in Aussicht gestellt. So sollte der Eindruck einer hohen Anerkennung, deren sich Bircher nach dem lebendigen Bericht von Colonel Grasset in der französischen Armee erfreut, ergänzt werden durch eine Schilderung seiner wehrwissenschaftlichen Beziehungen zu Offizieren des deutschen Heeres. Und dieses abgerundete Ganze hätte den schweizerischen Lesern einmal mehr vor Augen geführt, wie Oberstdivisionär Bircher in der Tat weit über die Grenzen unseres Landes hinaus als kriegsgeschichtlicher Forscher, als Militärschriftsteller und als Soldat geschätzt ist.

Da Oberst von Xylander im Felde steht, ist sein Manuskript leider aus Gründen, die ihn von vornherein entschuldigen, nicht zeitig genug eingetroffen. Nach späterem Eingang wird es uns eine angenehme Pflicht sein, bei nächster Gelegenheit Oberst von Xylanders Beitrag zu veröffentlichen.